

UNE RÉVOLUTION DE SENTIMENTS



I (AU PARC LEPINE.) Sportsman, (embrassant son jockey au moment où il a été proclamé vainqueur.) Ça, c'est le boy. J'ai dans ma poche un beau petit cent piastres...

II (Les juges annonçant une erreur.) ...qui va rester là, crapaud d'enfant tu es.

PROVERBES ET DICTONS

(Suite)

FAIRE CHARLEMAGNE.—Se retirer du jeu après avoir gagné et sans offrir de revanche au perdant. —Voici l'origine que donne à ce proverbe un savant qui s'est beaucoup occupé des recherches sur l'étymologie des proverbes et dictons. — « Je ne puis, dit-il, trouver à cette façon de parler d'autre origine qu'une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande puissance d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin de toutes ses conquêtes et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, il fait Charlemagne. — Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père. Louis le Pieux ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui a dû donner naissance à cette expression assez poétique, et elle se présentait naturellement, puisqu'un des quatre rois du jeu de carte un porte le nom de Charlemagne. »

C'EST COMME LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE, IL S'ENFUIT QUAND ON L'APPELLE.—Peu de proverbes ont donné lieu à autant de discussions que celui-ci ; le changement d'une seule lettre a surtout fourni prétexte à cette incertitude. D'aucuns veulent qu'au lieu de : *Le chien de Jean de Nivelles*, on ait dit dans le principe : *Ce chien de Jean de Nivelles*. Sur ce, supprimant le pauvre animal, ils font de Jean de Nivelles lui-même le héros du proverbe, et par suite celui de l'histoire, pour laquelle existe plusieurs variantes.

Cependant la version la plus accréditée, celle que nous ont conservée plusieurs chroniques, et, ce qui est plus sûr peut-être, que la tradition flamande nous affirme, c'est que le chien de Jean de Nivelles était un vrai chien, une noble et fidèle bête.

« Dans le douzième siècle, dit la légende, le couvent d'Argence (Pas-de-Calais), comptait au nombre de ses plus fervents religieux un chanoine de l'ordre de Saint-Augustin et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert-de-Liége, nommé Jean de Nivelles. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé qui lui promit sa guérison s'il voulait consentir à un repos absolu pendant quatre mois.

« Jean de Nivelles ne put se résoudre à perdre un temps si long sans travailler au salut des âmes, et il reprit sa pénible mission, malgré les horribles souffrances que lui causait son mal. Mais bientôt il fut vaincu par la douleur et forcé de s'alliter. L'extrême fatigue et les grandes austé-

rités qu'il n'avait jamais voulu interrompre l'avaient tellement endolori, que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu, redoublaient son agonie. Ce cruel état durait depuis huit jours, lorsqu'un se décida à écarter de lui son chien, qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui arrachait de fréquents gémisséments.

« D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser ; mais l'animal était si important à revenir (car il était très attaché à son maître), qu'il fallut le mettre hors de la maison et le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit, pour le tenir éloigné. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien ; on lui répondit qu'on l'avait éloigné afin de hâter sa guérison, et, comme il soupirait, on ajouta qu'il devait supporter cette privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean garda le silence, mais on voyait qu'il était affligé.

« Le troisième jour, il demanda encore son chien ; on lui fit la même réponse, et il se tut tristement encore. Cependant la maladie faisait de rapides progrès ; on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour, il ne parla plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un des pères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien ; mais ce fut peine inutile. On avait tant de fois battu la pauvre bête pendant trois jours, que, bien qu'il rôdât encore autour de la maison, il n'osa plus approcher, et, comme s'il se fût fait en lui une révolution, il s'enfuyait, au contraire, à mesure qu'on l'appelait. Ce manège dura deux jours, autant que l'agonie du bienheureux Jean de Nivelles. A l'heure où le maître trépassa, le chien, s'élançant au loin, s'enfuit et ne reparut jamais. »

QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE.—Le roi René d'Anjou avait choisi pour devise un chardon portant ces mots en exergue. En souvenir de ce bon prince, Nancy, la noble capitale du duché de Lorraine, a conservé la devise, qui s'est en outre transformée en proverbe.

TOUT EST PERDU, FOIS L'HONNEUR.—François Ier, prisonnier à Pavie, vaincu, découragé, puis dans cette noble pensée, qui terminait la lettre qu'il écrivait à cette occasion à la reine mère, la force qui lui était nécessaire pour relever son courage abattu et se montrer plus grand dans l'adversité qu'il ne l'avait jamais été dans le bonheur. — Le mot est resté dans l'histoire ; bien plus, le cœur et la mémoire du peuple l'ont consacré, et lui ont donné place parmi les sentences les plus fréquemment employées.

UN BAS BLEU.—Expression employée d'ordinaire en mauvaise part, pour désigner une femme auteur, une feun-

me savante, une précieuse, en un mot. On lui assigne plusieurs origines ; mais toutes sont d'accord pour la faire arriver d'Angleterre.

D'après les uns, les femmes qui les premières s'occupèrent exclusivement de littérature en Angleterre se formèrent en une sorte de coterie, ou plutôt d'académie ; on les compara aux universités savantes, et le nom de *bas bleu* leur fut donné par allusion à l'usage où étaient les étudiants d'Oxford de porter des bas bleus.

Une autre version fait remonter ce nom, donné aux savantes anglaises, au souvenir d'une société formée à Venise au quatorzième siècle, et à laquelle il avait été donné, dit-on, parce qu'une des marques distinctives pour être admis aux séances était de porter de la chaussure de cette couleur.

D'autres enfin, et c'est la version la plus accréditée, prétendent que le mot *bas bleu* provient : — « De la mauvaise humeur d'Alexandre Pope contre lady Montague, qui repoussa ses hommages. Le poète s'aperçut alors de deux choses : que les mains de la belle lady n'étaient pas toujours soignées et qu'elle portait souvent des *bas bleus*. Il fit à son endroit un petit distique :

« Mon adorée a l'art de charmer les humains,
Elle n'a pas celui de se laver les mains. »

Puis il répandit le distique à droite et à gauche, et on ne l'appela plus que la dame aux *bas bleus*. Le monde adopta le sobriquet, qui passa aux femmes auteurs.

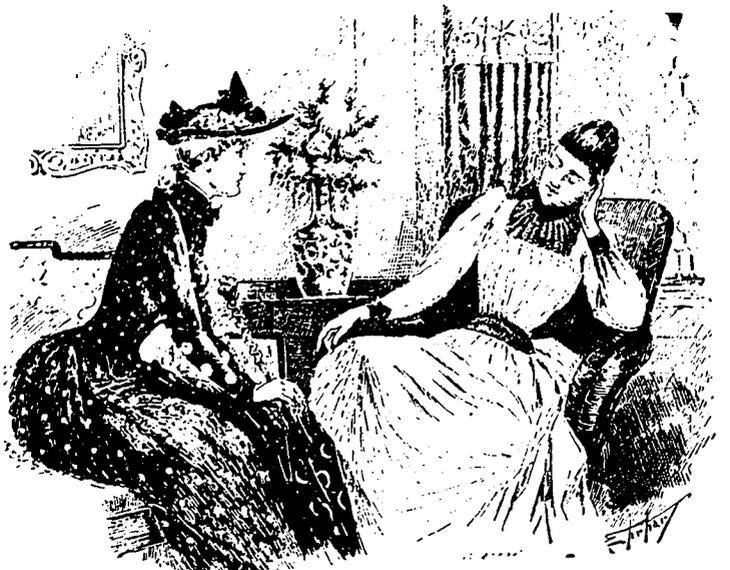
JOUER A COLIN-MAILLARD.—Tout le monde donnait ce jeu ; mais ce que beaucoup ignorent peut-être, c'est le souvenir historique qui lui a donné son nom : — Jean-Colin-Maillard était un illustre guerrier du pays de Liège qui fut fait chevalier par le roi Robert en 999. — Il dut son nom à l'habitude qu'il avait de s'armer toujours d'un maillet pour le combat. — Le maillet dont s'armèrent plus tard les séditeurs qui sont restés dans notre histoire sous le nom de *mailloins* était destiné à désigner tous ceux qui en faisaient usage.

« Dans la dernière bataille qu'il livra au comte de Louvain, Jean Colin eut les yeux crevés, et il n'en continua pas moins de combattre, guidé par ses écuyers. C'est à ce fait historique qu'il faut, sans nul doute, attribuer l'invention et la dénomination de ce jeu ; le colin-maillard est donc l'enfant qui, les yeux bandés, cherche à saisir un des autres enfants qui fuient à son approche.

DIEU VOUS BENISSE !

Chez les anciens, l'éternuement était un augure. On l'interprétait de diverses façons : favorable de midi à minuit, et défavorable, au contraire, de minuit à midi, il était pour les autres, signe de bonheur ou de malheur, suivant qu'on éternuait à leur droite ou à leur gauche ; mais, quel qu'il fût, on le considérait toujours comme

SUR LES TABLETTES



Delle de la Quarantaine. — Tous les ans, papa me donne un livre, le jour de ma naissance.
Une bonne amie. — Tu dois avoir une bibliothèque superbe !